

Didier Marcotte

De l'Indus au Nil, Alexandre et la mousson (Arr. *Anab.* 6.1 et Strab. 15.1)

À l'automne 326, Alexandre et son armée ont quitté les rives de l'Hyphasis (l'actuel Beas), terme oriental de l'expédition, et sont de retour sur le fleuve Hydaspès (act. Jhelum), dans une région riche en forêts et en bois d'œuvre, où ils construisent une flotte pour rejoindre l'Indus et, de là, la mer Érythrée.¹ Quand il s'apprête à faire le récit de la dernière année de la campagne macédonienne (326–325), Arrien (*Anab.* 6.1.2–6) rapporte un événement familier, qui semble presque anecdotique dans le contexte grandiose de l'aventure guerrière. Il s'agit du projet contrarié d'une lettre que le roi voulait adresser à Olympias pour lui annoncer qu'il pensait avoir découvert en Inde les sources du Nil, avant de se raviser et de supprimer cette mention de sa lettre.

Au cours des dernières décennies, les lettres citées par les historiens d'Alexandre ont fait l'objet de discussions nombreuses, qui visaient notamment à en sonder l'authenticité. Parmi les critères jugés pertinents pour établir cette qualité, le fait que la lettre soit produite pour elle-même, et non comme une pièce extraite d'une collection, est en général reconnu comme un indice favorable.² C'est le cas de la lettre qui va nous occuper ici ; dès lors qu'elle peut avoir le statut d'un document, nous proposons d'en comprendre la présence à ce point du récit et d'éclairer à travers elle les débats d'idées qui, dans l'entourage d'Alexandre, ont marqué la fin de la campagne d'Inde et déterminé l'image que les milieux savants allaient ensuite donner de cette partie du monde.

1 À l'époque d'Alexandre, cette appellation, qui était sans doute un héritage perse, recouvrait l'océan Indien septentrional dans sa partie reconnue, depuis l'actuelle mer Rouge jusqu'à la mer d'Oman.

2 Voir notamment Pearson (1954–1955) 443–450 ; Brunt (1983) 528–534 ; Hammond (1993) 158–162.

Nota: La communication d'où ces pages sont issues a été présentée au colloque de Cagliari sous le titre *Alessandro fisico, dal Nilo all'Indo*. Je remercie Tristano Gargiulo, Francesca Piccioni et Elisabetta Poddighe pour l'accueil chaleureux qu'ils m'ont réservé et les observations qu'ils ont apportées à mon analyse, ainsi que Sergio Brillante et Pierre-Olivier Leroy pour la relecture constructive à laquelle ils ont eu l'amitié de procéder.

1 Une lettre à Olympias

Sa mention ouvre le livre VI. L'argumentation hydrographique qu'elle déroule est comme appelée par le discours qu'Alexandre a tenu devant ses troupes sur l'Hyphasis, quelques semaines plus tôt, quand il leur représentait l'étendue de leurs conquêtes et, en manière d'exhortation à pousser plus loin, l'élargissement que celles-ci pourraient encore recevoir ; d'après ce qu'en rapporte Arrien (*Anab.* 5.25–26), il leur annonçait à cette occasion une véritable leçon de géographie, par laquelle il aurait démontré que « le golfe Indien [*scil.* la mer d'Oman] communique avec le golfe Persique » et que depuis ce dernier il serait possible à sa flotte « de naviguer autour de la Libye [*scil.* le continent africain] ». Les éléments nous manquent pour apprécier la fidélité avec laquelle Arrien restitue les propos de l'orateur, qui aurait ainsi soutenu, trois générations avant Ératosthène, la théorie de la continuité des mers plus fermement que ne l'a fait Aristote lui-même.³ Sans doute l'historien cherche-t-il à camper son héros dans le rôle d'un promoteur de la cartographie, en particulier quand il lui fait esquisser les plans d'un empire universel, mais, de la fin du livre V aux derniers chapitres du livre VII, il lui prête trop régulièrement des considérations spatiales à portée œcuménique pour que la géographie et les sciences du monde n'aient pas effectivement inspiré l'Alexandre de la période ultime, celle du *nostos* et de ce qu'il est convenu d'appeler les « last plans ». ⁴ On pensera entre autre au discours d'Opis (*Anab.* 7.9.6–8), à la mission d'Héraclide en Hyrcanie et sur la Caspienne (7.16.1–4), puis au projet final de contourner la péninsule Arabique (7.20.7–10) ; dans ces différents chapitres, le motif de la communication entre eux des grands fleuves et des espaces marins est récurrent et même insistant, au point qu'il faut assurément y voir une des lignes directrices de la politique du souverain à partir de l'automne 326. En tout cas, la relation est étroite entre la thématique du discours de l'Hyphasis et celle de la lettre à Olympias : ⁵

³ D'un côté, Aristote admettait que la mer Érythrée ne communiquait que peu (κατὰ μικρόν) avec la mer Extérieure (*Mete.* 2.1.354a.2–3) ; de l'autre, il tenait pour assez crédible (μὴ λίαν [...] ἀπιστά) la théorie de ceux qui voyaient une seule mer des Colonnes d'Héraclès à l'Inde (*Cael.* 2.14.298a.9–12). Sur l'incertitude de sa doctrine en la matière, voir Högemann (1985) 66–68 ; Bianchetti (2008) 197. Sur l'idée que pouvait avoir Alexandre de la configuration des fleuves et des golfes de l'Asie et de leur possible interconnexion, voir les cartes de Romm *et al.* (2010) 499.

⁴ Sur ces questions, Bosworth (1988) 185–211 ; Hammond (1993) 261–265.

⁵ Nous suivons ici le texte établi par Francesco Sisti in Sisti/Zambrini (2004), en y intégrant les leçons du manuscrit D (Salamanca, Universidad de Salamanca, Biblioteca General Histórica, Ms. 228, s. XIII ex.–XIV inc., ff. 153r–v), plus ancien apographe de A (Wien, Österreichische Nationalbibliothek, Hist. gr. 4, s. XI ex., ff. 99v–100r) ; pour un commentaire du passage, voir Zambrini in

[2] Πρότερον μὲν γε ἐν τῷ Ἰνδῷ ποταμῷ κροκοδείλους ἰδὼν, μόνῳ τῶν ἄλλων ποταμῶν πλὴν Νείλου, πρὸς δὲ ταῖς ὄχθαις τοῦ Ἀκεσίνου κυάμους πεφυκότας ὁποίους ἡ γῆ ἐκφέρει ἡ Αἰγυπτία, καὶ ἀκούσας ὅτι ὁ Ἀκεσίνης ἐμβάλλει ἐς τὸν Ἰνδόν, ἔδοξεν ἐξευρηκέναι τοῦ Νείλου τὰς ἀρχάς, [3] ὡς τὸν Νεῖλον ἐνθένδε ποθὲν ἐξ Ἰνδῶν ἀνίσχοντα καὶ δι' ἐρήμου πολλῆς γῆς ῥέοντα καὶ ταύτῃ ἀπολλύοντα τὸν Ἰνδόν τὸ ὄνομα, ἔπειτα, ὁπόθεν ἄρχεται διὰ τῆς οἰκουμένης χώρας ῥεῖν, Νεῖλον ἤδη πρὸς Αἰθιοπῶν τε τῶν ταύτῃ καὶ Αἰγυπτίων καλούμενον [...], οὕτω δὴ ἐσδιδόναι ἐς τὴν ἐντὸς θάλασσαν. [4] Καὶ δὴ καὶ πρὸς Ὀλυμπιάδα γράφοντα ὑπὲρ τῶν Ἰνδῶν τῆς γῆς ἄλλα τε γράψαι καὶ ὅτι δοκοῖη αὐτῷ ἐξευρηκέναι τοῦ Νείλου τὰς πηγάς, μικροῖς δὲ ἰσι καὶ φαύλοις ὑπὲρ τῶν τηλικούτων τεκμαιρόμενον. [5] Ἐπεὶ μέντοι ἀτρεκέστερον ἐξήλεγξε τὰ ἀμφὶ τῷ ποταμῷ τῷ Ἰνδῷ, οὕτω δὲ μαθεῖν παρὰ τῶν ἐπιχωρίων τὸν μὲν Ὑδάσπην τῷ Ἀκεσίνῃ, τὸν Ἀκεσίνην δὲ τῷ Ἰνδῷ τὸ τε ὕδωρ ξυμβάλλοντας καὶ τῷ ὀνόματι ξυγχωροῦντας, τὸν Ἰνδόν δὲ ἐκδιδόντα ἤδη ἐς τὴν μεγάλην θάλασσαν, δίστομον τὸν Ἰνδὸν ὄντα, οὐδέν τι αὐτῷ προσῆκον τῆς γῆς τῆς Αἰγυπτίας· τηνικαῦτα δὲ τῆς ἐπιστολῆς τῆς πρὸς τὴν μητέρα τὸ ἀμφὶ τῷ Νεῖλῳ γραφὲν ἀφελεῖν. [6] Καὶ τὸν κατὰ πλουν τὸν κατὰ τοὺς ποταμοὺς ἔστε ἐπὶ τὴν μεγάλην θάλασσαν ἐπινοοῦντα παρασκευασθῆναι οἱ ἐπὶ τῷδε κελεῦσαι τὰς ναῦς.

2 ἀκούσας D : ὁ ἀκούσας A || 5 οὐδὲν D : οὐδέ A || τὸ ἀμφὶ Castiglioni : τοῦτο AD || γραφὲν Vulcan. : ἔγραφε AD.

[2] Parce qu'il avait vu auparavant des crocodiles dans le fleuve Indus, et seulement (à l'exception du Nil) dans ce fleuve-là, et observé, sur les rives de l'Akésinès [act. Chenab], des fèves du même type que celles que produit la terre d'Égypte, pour avoir entendu dire, d'autre part, que l'Akésinès se jette dans l'Indus, il lui sembla avoir découvert les sources du Nil. [3] Son opinion était que le Nil s'élance de quelque endroit de l'Inde, qu'il coule sur une longue distance à travers une terre désolée et que là il perd son nom d'Indus ; et qu'ensuite, à partir de l'endroit où il se met à couler à travers la région habitée, il se fait dès lors appeler Nil par les Éthiopiens de ce secteur et par les Égyptiens [...], qu'ainsi donc il verse ses eaux dans la mer Intérieure. [4] En écrivant à Olympias sur la terre des Indiens, il lui écrivait en particulier qu'il lui semblait avoir trouvé les sources du Nil, se basant donc sur des faits menus et insignifiants pour conjecturer sur des questions aussi importantes. [5] Mais lorsqu'il eut vérifié de manière plus franche ce qui a trait au fleuve Indus, il apprit des gens du pays que l'Hydaspès jette ses eaux dans l'Akésinès et l'Akésinès les siennes dans l'Indus et qu'ils se fondent ainsi par le nom, puis que l'Indus se déverse à son tour dans la Grande mer,⁶ que l'Indus a deux embouchures et qu'il n'y a rien en lui qui ait à voir avec la terre d'Égypte. Alors, il retira de la lettre à sa mère ce qu'il avait écrit au sujet du Nil. [6] Puis, concevant le plan de descendre les fleuves jusqu'à la Grande mer, il donna ordre de lui préparer les vaisseaux dans ce but.

Sisti/Zambrini (2004) 518–519, ainsi que Bosworth (1993) 413–420 et (1995) 361 ; Romm *et al.* (2010) 236–238.

⁶ Désignation commune de la mer Érythrée chez Arrien, que celui-ci a peut-être trouvée chez Néarque. Sur l'articulation du bassin de l'Indus et de ses tributaires dans les sources antiques, voir *infra* n. 22.

Le jugement émis ici sur les conjectures d'Alexandre est particulièrement sévère : Arrien (ou peut-être déjà sa source) oppose en effet, d'un côté, l'importance et la gravité du problème qu'Alexandre aurait affronté dans la lettre à sa mère (ὕπερ τῶν τηλικούτων) et, de l'autre, la pauvreté ou l'indigence des éléments de preuve qu'il aurait mis en œuvre pour essayer de le résoudre (μικροῖς δὴ τισι καὶ φαύλοις). De fait, le problème en question était un des plus vieux de la physique grecque, puisqu'il était discuté depuis l'époque de Thalès de Milet au moins ; il portait à la fois sur la localisation des sources du Nil et sur les causes de ses crues.⁷

Les indices utilisés par le Macédonien pour le résoudre appartenaient eux aussi au domaine de la physique, plus spécifiquement aux sciences naturelles. La présence de crocodiles dans l'Indus avait déjà été signalée par Hérodote (4.44.1) comme un trait commun exclusif à ce fleuve et au Nil.⁸ L'observation, dans l'Akésinès, de fèves (κυάμους) comparables à celles d'une espèce propre à l'Égypte aurait constitué le second indice. Les fèves visées ici sont en réalité les graines comestibles d'un lotus rose, *Nelumbo nucifera* Gaertner, mentionné également par Hérodote (2.92) comme caractéristique de la végétation nilotique.⁹ Théophraste (*Hist. pl.* 4.8.7–8) en donne une description détaillée dans le chapitre qu'il consacre aux plantes herbacées des milieux humides d'Égypte ; il constate que ce lotus vient aussi en Syrie et en Cilicie, où il n'atteindrait cependant pas la maturité complète, mais qu'il pourrait produire des fruits dans un lac proche de Toroné, en Chalcidique.¹⁰ Plante exigeante, donc, dont la présence sur les bords d'un affluent de l'Indus, associée à celle du crocodile, a été jugée par les Macédoniens significative d'une connexion entre ce cours d'eau et le Nil, à tout le moins d'une nature commune aux deux plaines fluviales.

Le passage d'Arrien trouve un parallèle étroit chez Strabon (15.1.25.C696) dans un chapitre que celui-ci réserve aux fleuves de l'Inde et aux crues qui les affectent dès le lever de la constellation du Chien. Le Géographe y compare entre elles les observations d'Aristobule, de Néarque et d'Onésicrite sur les crues de l'Indus et du Nil. À la fin du chapitre, et avant de passer à la description du Pan-

7 Sur ce problème, les études fondamentales restent à ce jour celles de Capelle (1914) et de Bonneau (1964). On signalera également celle de Partsch (1909), qui, en tant que géographe, a réhabilité le *Liber Aristotelis de inundatione Nili* (*infra* n. 15) ; pour une analyse des pièces du corpus aristotélicien, voir Steinmetz (1964) 278–296.

8 Cfr. *infra* n. 17 et 18.

9 Voir sur ce lotus Amigues (2002) 255 et 257 (fig. 7) et (2010) 162–163 (avec une photo des fèves, fig. 106).

10 Sur ce passage de Théophraste, voir Amigues (1989) 266–267 et (2002) 308–309 et fig. 13. Selon Bosworth (1993) 415, la référence à Toroné porterait la marque d'Aristote, qui, originaire lui-même de la Chalcidique, signale la ville à trois reprises aux livres 3–5 de son *Historia Animalium*.

jab, il fait état, lui aussi, des spéculations hasardeuses d'Alexandre, mais cette fois en se référant expressément à Néarque :¹¹

Νέαρχος δὲ τὸ ζητούμενον πρότερον ἐπὶ τοῦ Νείλου πόθεν ἢ πλήρωσις αὐτοῦ, διδάσκειν ἔφη τοὺς Ἰνδικοὺς ποταμοὺς ὅτι ἐκ τῶν θερινῶν ὄμβρων συμβαίνει· Ἀλέξανδρον δ' ἐν μὲν τῷ Ὑδάσπῃ κροκοδείλους ἰδόντα, ἐν δὲ τῷ Ἀκεσίνῃ κυάμους Αἰγυπτίους, εὐρηκέναι δόξαι τὰς τοῦ Νείλου πηγὰς, καὶ παρασκευάζεσθαι στόλον εἰς τὴν Αἴγυπτον ὥς τῷ ποταμῷ τούτῳ μέχρι ἐκεῖσε πλευσόμενον· μικρὸν δ' ὕστερον γνῶναι διότι οὐ δύναται ὁ ἥλιος.

Néarque (*FGrHist* 133 F 20) affirmait que la discussion ancienne sur le Nil et le point de savoir d'où vient sa crue trouvaient leur réponse dans l'enseignement des fleuves indiens : cela survient à cause des pluies d'été. Il ajoutait qu'Alexandre, voyant dans l'Hydaspès des crocodiles et dans l'Akésinès des fèves d'Égypte, pensait avoir trouvé les sources du Nil et avait fait préparer une flotte pour cingler vers l'Égypte, croyant pouvoir naviguer sur ce fleuve jusque là-bas, mais un peu plus tard, il aurait compris l'impossibilité de ce sur quoi il avait compté.

Chez Strabon et chez Arrien, l'exacte correspondance des exemples fournis à l'appui du raisonnement et, surtout, la manière dont l'un et l'autre distinguent les deux étapes de celui-ci, d'une certitude de départ à un renoncement final, garantissent que le récit de ce moment de doute a été emprunté à Néarque, comme l'a admis Bosworth, et non à Aristobule, comme l'avait postulé Hammond.¹² En tout état de cause, nous avons bien affaire à un témoignage issu du premier cercle des *philoï* du roi, relatif à un espoir ou à une attente déçue (ἤλιπισε Strab.). Le fait qu'il apparaisse, dans l'une et l'autre de nos sources, à une place particulière de l'exposé est également remarquable : chez Strabon, il arrive en conclusion du tableau hydrographique de l'Inde et chez Arrien à la charnière entre le retour de l'Hyphasis et la descente de l'Indus. Chez ce dernier, il fonctionne véritablement comme un pivot : après le temps de l'action vient celui du bilan et de la synthèse, mais aussi celui des spéculations, avec les erreurs ou les hypothèses invalides que cela peut comporter.

On ne sait rien du contenu exact de la lettre projetée, mais on peut supposer qu'elle devait au moins produire un compte rendu sur l'extension des conquêtes vers l'Orient et sur l'état nouveau des connaissances que celles-ci apportaient. C'est en effet ce que les mots d'Arrien permettent de comprendre : γράφοντα ὑπὲρ τῶν Ἰνδῶν τῆς γῆς. Le compte rendu devait être assez développé, si l'on juge du fait qu'Alexandre lui a consacré un long temps de réflexion. Mais les conjectures sur l'Indus, nouvelle borne orientale de l'empire, avaient en réalité pour objet principal

¹¹ Voir le commentaire de Leroy (2013) 49 et (2016) 145–146.

¹² Bosworth (1993) et (1995) 361 ; Hammond (1993) 262–264 (admet qu'il y aurait eu deux lettres successives, plutôt qu'une seule, soumise à correction).

le Haut-Nil, qui en constituait la frontière méridionale ; elles trouvaient leur modèle chez Hérodote (2.32.2), qui procédait du connu vers l'inconnu, de ce qui est visible à ce qui ne l'est pas encore, et admettait par conjecture (συμβάλλομαι [...] τεκμαιρόμενος) que la direction du cours du Nil, dont la plaine restait largement inexplorée au-delà de Syéné, suivait par analogie celle de l'Istros,¹³ que lui-même (2.33–34 ; 4.49.3) traçait résolument d'ouest en est, comme le fera aussi Aristote après lui (*Mete.* 1.13.350b.1–4).

Chez Hérodote comme chez Aristote, le Nil prend sa source en Libyë ou en Éthiopie. Il n'est pas question chez eux d'une connexion de ce fleuve avec l'Indus.¹⁴ Si celle-ci a été admise dans l'Antiquité tardive, elle n'a cependant été affirmée explicitement, avant l'époque d'Alexandre, qu'à propos des tentatives d'Artaxerxès III Ochus (359/358–338) d'envahir l'Égypte en 351, telles qu'elles sont rapportées dans le *Liber Aristotelis de inundatione Nili*.¹⁵ Dans son intention d'assécher l'Égypte, le roi perse aurait projeté rien de moins qu'un détournement de l'Indus, auquel il renonça après avoir entendu dire, au cours d'une campagne contre le peuple des *Onifali* (de localisation inconnue),¹⁶ que l'Indus se jetterait en réalité dans le *mare Rubrum*, c'est-à-dire en mer Érythrée. Or, selon Néarque chez Strabon, Alexandre méditait sur l'Indus dans l'objectif de gagner l'Égypte avec sa flotte. Il est donc possible que, avant d'être convaincu par ses informateurs locaux de modifier ses plans, il ait cherché à se situer dans la continuité des souverains achéménides, c'est-à-dire dans une tradition spécifiquement perse. À cet égard, un précédent a dû jouer, celui de Darius, qui, après avoir relevé lui aussi, comme marque distinctive des deux fleuves, la commune présence de crocodiles dans leurs eaux,¹⁷ se serait fondé sur elle pour confier à Scylax de Caryanda, depuis le Gandhara, une mission exploratoire destinée

13 Sur la méthode d'Hérodote à ce sujet, voir Corcella (1984) 76–77 ; Thomas (2000) 78 et 202.

14 Voir cependant *infra* n. 17.

15 Arist. *De inund. Nili* (F 695 Gigon) 6 ; nouvelle édition par Beullens (2014) 325–329. Jusqu'à plus ample informé, on admettra ici l'authenticité de ce traité, dans lequel Steinmetz (1964) 288 propose de reconnaître un extrait du περὶ ὕδατων de Théophraste. – Dans notre documentation, la campagne d'Artaxerxès III n'est signalée que dans ses échecs ; voir à ce propos Briant (1996) 1030. Sur la mention du roi dans le traité aristotélicien, voir Mariotta (2014) et Grasso (2017) 78–79, laquelle voit dans le passage un emprunt aux *Helléniques* de Callisthène. Le thème de l'origine orientale du Nil est analysé par Karttunen (1997) 109–110 et Schneider (2004) 37–40.

16 Dans la leçon des manuscrits *Onifalos*, Partsch (1909) 570–571 a proposé de voir une corruption pour *Cini-ce-falos* ('Cynocéphales'), tandis que Beullens (2014) 326 n. 68 hésite à y voir une transcription maladroite de l'ethnique Κωνιακοῦς. La localisation des Koniakoi au sud de la péninsule indienne (Strab. 15.1.11.C689) n'était pas cette dernière hypothèse.

17 Ce détail, en apparence accessoire, était peut-être significatif de la représentation que Darius lui-même aurait déjà conçue d'une liaison possible du Nil et de l'Indus, qu'il se serait agi pour lui de faire éprouver ; voir les remarques de Mariotta (2014) 154–155.

à « savoir où l'Indus se jetait dans la mer » (τοῦτον τὸν ποταμὸν εἰδέναι τῇ ἐς θάλασσαν ἐνδιδοῖ).¹⁸

Revenons à la lettre à Olympias, dont la rédaction, comme le montre Arrien, s'est déroulée en deux temps, celui de la conjecture, puis celui de la rectification. Comme on l'a dit, Strabon distingue de la même manière deux phases (cfr. μικρὸν δ' ὕστερον), lesquelles se trouvent ainsi, dans l'une et l'autre versions, résumées et comme condensées. Il faut voir dans ces deux moments l'expression dramatique d'un débat intense, et sans doute vif, qui s'est produit dans l'entourage d'Alexandre, après que l'avancée vers l'est et le Gange se fut arrêtée net et que les troupes se furent repliées sur l'Hydaspès.

La période qui se terminait ainsi avait été pour les Grecs singulière à tout point de vue : depuis le printemps précédent et le franchissement des passes du Paropamisos (Hindu Kush), elle leur avait fait découvrir le monde indien et éprouver pour la première fois, sans y avoir été préparés, les effets dévastateurs de la mousson, pendant plus de soixante-dix jours d'un déluge continu (Diod. Sic. 17.94).¹⁹ La crue de l'Indus et de ses affluents, qui venait à peine de s'achever après l'équinoxe d'automne (ce que les Grecs appelaient le lever d'Arctouros), avait été observée par eux semaine après semaine, entre juin et septembre 326 ; pour eux, habitués à l'étiage des cours d'eau en été, elle aurait pu constituer un paradoxe absolu, si ce phénomène, joint à la présence du crocodile et du lotus rose, ne leur avait pas offert les moyens d'une nouvelle comparaison avec le Nil. Après six mois d'expérience indienne, elle leur permettait finalement de vérifier les similitudes physiques qu'Hérodote et d'autres avaient admises à titre axiomatique entre l'Inde d'un côté, l'Éthiopie et l'Égypte de l'autre.²⁰ Dans le cas de l'Indus et du Nil, la première explication, comme on l'a vu, était aussi la plus simple, en apparence du moins : elle consistait à voir en eux deux segments d'un même

¹⁸ Scylax aurait accompli son périple jusque dans le golfe Arabique (mer Rouge), d'où « le roi d'Égypte [*scil.* Néko] a envoyé les Phéniciens » (Hdt. 4.44.2). Sur les implications historiques et scientifiques de cette mission comme précédent de l'entreprise macédonienne, voir Pearson (1960) 140–141 ; voir aussi le commentaire de Corcella in Corcella *et al.* (2007) 267–268. La connaissance qu'avaient les Macédoniens de ce précédent aurait-elle dû dissuader Alexandre de voir dans l'Indus le tronçon supérieur du Nil ? C'est une question qui a été souvent débattue ; voir à ce sujet Brunt (1983) 520–521 ; Bosworth (1993) 416–417. Mais il faut sans doute se limiter à observer que, précisément, l'exemple de Scylax a prouvé qu'il était possible, depuis le bassin supérieur de l'Indus, de gagner l'Égypte par voie d'eau ; ainsi Karttunen (1997) 110.

¹⁹ L'expérience grecque de la mousson mériterait une étude d'ensemble ; voir les quelques remarques de Bosworth (1996) 11–12 et 176–178 ; Karttunen (1997) 122–124 ; Stoneman (2019) 55 et 68.

²⁰ Sur ce thème, voir en général Dihle (1962) ; Schneider (2004). La description de l'Indus et de l'Inde par Néarque présente des similitudes étroites avec celle du Nil et de l'Égypte par Hérodote ; voir Pearson (1960) 118–123.

fleuve, comme déjà Artaxerxès III se les figurait. Manifestement inspiré, dans un premier temps, par ce schéma élémentaire, Alexandre aurait pu être tenté de reconnaître dans l'hydrographie des deux pays un facteur d'unité de son empire.²¹

Mais une meilleure compréhension de la topographie de l'Inde et de son système fluvial,²² à la faveur du stationnement prolongé de l'armée dans le bassin de l'Hydaspès, imposa rapidement une autre théorie, elle-même déterminée par le principe hérodotéen de l'analogie :²³ un phénomène météorologique qui affectait l'Asie aussi bien que l'Afrique et présentait, de part et d'autre, de mêmes caractéristiques physiques, devait avoir la même cause. Puisque le cours supérieur de l'Indus, qui venait à peine d'être reconnu, recevait des pluies denses et continues dès le printemps et en tirait ses crues, on pouvait en déduire que les crues subies par le Nil chaque été étaient dues elles aussi à des pluies soutenues sur son cours supérieur, lequel attendait encore d'être exploré.

Comme le notait Néarque, on pouvait en effet tirer de l'observation des fleuves indiens une leçon décisive sur la question du Nil : τὸ ζητούμενον πρότερον ἐπὶ τοῦ Νείλου [...] διδάσκειν ἔφη τοὺς Ἰνδικοὺς ποταμούς. Dans le même temps, il était désormais possible de confirmer la théorie d'Eudoxe, selon qui l'inondation du Nil trouvait sa cause dans les précipitations qui s'abattent l'été sur les régions en amont de l'Égypte.²⁴ Précisément, cette théorie est exprimée aussi dans la *Météorologie* d'Aristote (1.12.349a.4–7), qui décrit l'Éthiopie, d'où le Nil est issu, ainsi que l'Arabie, comme frappées l'été par de violentes pluies ;²⁵ elle était aussi

21 Cfr. Högemann (1985) 66–67 ; Schneider (2004) 375.

22 La complexité de celui-ci, que le passage d'Arrien traduit de manière expressive (« l'Hydaspès jette ses eaux dans l'Akésinès et l'Akésinès les siennes dans l'Indus »), explique les divergences que nos sources accusent entre elles pour rendre compte de l'hydrographie du Panjab et distinguer entre eux les différents tributaires de l'Indus ; voir la discussion de Karttunen (1997) 109–121 (118, avec des figures schématiques).

23 C'est aussi l'explication que privilégie Bosworth (1993) 417–418.

24 Eudoxe F 288 Lasserre, cité par Plut. [*Placit. philos.*] 4.1 (897f–898b).

25 Communément fixée dans les années qui ont suivi l'archontat de Nicomachos à Athènes (341/340), la date de composition des livres I–II des *Météorologiques* relève de l'aporie ; la question de savoir si ces livres ont pu recevoir l'apport des découvertes macédoniennes a donné lieu à des débats souvent vains, rendus complexes par la relation à poser avec les traités biologiques, comme le constate Lee (1952) XXIII–XXV. En l'occurrence, on admettra simplement qu'Aristote tenait d'Eudoxe l'explication par les pluies, qui reposait elle-même sur des informateurs locaux, que ceux-ci fussent les prêtres égyptiens, cités par le pseudo-Plutarque (*supra* n. 24 ; cfr. Diod. Sic. 1.40.1–3 : les philosophes de Memphis), des marchands engagés dans le commerce avec le Sennar ou des marins croisant en mer Rouge à la latitude de Méroé – sur le rôle possible des caravaniers, voir la remarque de Préaux (1957) 308 – ; pour Aristote, cette explication restait seulement théorique tant qu'elle n'avait pas donné lieu à une vérification sur le terrain (ὄψις), effectuée par un témoin digne de πίστις : Bosworth (1993) 419. Au tournant des IV^e et III^e siècles,

partagée, à ce qu'il semble, par Callisthène, comme on le rappellera plus loin.²⁶ En réalité, comme Néarque a sans doute cherché à le faire apparaître dans son propre rapport, l'épisode de la lettre à Olympias représentait pour lui le point paroxystique d'un long processus savant, dans lequel Alexandre, en s'adressant à sa mère, a tenté d'inscrire son propre nom. Si la première explication avancée par lui se révélait erronée, au moins une enquête plus approfondie (ἀτρεκέστερον ἐξήλεγε) devait-elle donner lieu, dans son entourage, à une *diorthosis* décisive, laquelle, comme on peut en faire l'hypothèse, a été également enregistrée dans la lettre.

La conception d'un traité technique sous la forme épistolaire connaît ses premières affirmations au début de la période hellénistique, — il suffit de considérer les lettres d'Épicure à Hérodotos et à Pythoclès, qui contiennent un résumé de sa physique.²⁷ Il est d'ailleurs significatif que, dans le cas présent, la lettre ait été adressée par Alexandre à sa mère : à la suite de la révolution du savoir qu'allait entraîner la conquête de l'Orient et dont Théophraste devait être le premier héritier, les nouveaux maîtres de vérité appartenaient désormais à la jeune génération, plutôt qu'à celle des aînés. Pour les Macédoniens, la rectification revêtait une signification aussi bien scientifique que politique : elle leur permettait de diffuser l'idée que l'expédition d'Alexandre, menée comme elle l'a été par des témoins oculaires, avait définitivement tranché un débat séculaire (τὸ ζητούμενον πρότερον). Après s'être servis du Nil comme d'un modèle descriptif pour rendre compte des phénomènes qui affectaient l'Indus, ils tirèrent ensuite de l'observation directe de ce dernier fleuve un modèle explicatif qu'ils appliquèrent par analogie à la compréhension du cours du fleuve égyptien et de ses crues.

Théophraste attestera lui aussi sa connaissance des précipitations estivales sur l'Éthiopie, les pays du Nil et l'Inde (*Caus. pl.* 3.3.3), qu'il a peut-être empruntée à un Néarque, si on admet que celui-ci a publié son rapport vers 310 ; sur cette datation, voir Pearson (1960) 118.

²⁶ *FGrHist* 124 F 12. Voir *infra* n. 43 et 51.

²⁷ Elles ont été conservées par Diog. Laert. 10.34–83 (à Hérodotos, περὶ τῶν φυσικῶν) et 83–116 (à Pythoclès, περὶ τῶν μετεώρων) ; voir Morrison (2007) 113–114. Comme exemple de traité sous la forme d'un rapport de mission, on a la lettre d'Arrien à Hadrien, qui contient son *Périple du Pont-Euxin* ; sur cette forme, cfr. Stadter (1980) 33.

2 D'un fleuve l'autre : l'hypothèse d'une expédition macédonienne en Éthiopie

L'idée que l'explication des crues du Nil soit le résultat d'une conjecture à partir d'une observation de l'Indus est affirmée avec force par le même Arrien dès les premiers chapitres de son *Indikè* (6.4–8), quand il dresse un tableau orohydrographique du pays indien dans une comparaison méthodique avec l'Éthiopie :

La terre des Indiens est arrosée par les pluies en été, particulièrement les montagnes, le Paropamisos, l'Émódos et l'Imaĩkos, et de ces sommets les fleuves roulent un flot grossi et trouble. [5] Mais les plaines de l'Inde aussi sont arrosées l'été, si bien que la plupart d'entre elles se transforment en marécages (ὥστε λιμνάζει τὰ πολλὰ αὐτέων) ; l'armée d'Alexandre a même dû échapper au fleuve Akésinès au milieu de l'été, parce que l'eau avait débordé dans la plaine. [6] À partir de là, il est possible de conjecturer sur le phénomène qui affecte le Nil, à savoir que les montagnes d'Éthiopie sont vraisemblablement arrosées par les pluies en été et que, gonflé par celles-ci, le Nil déborde de ses berges sur la terre égyptienne (ὥστε ἀπὸ τῶνδε ἔξεστι τεκμηριοῦσθαι καὶ τοῦ Νείλου τὸ πάθημα τοῦτο, ὅτι εἰκὸς ὑεσθαι τὰ Αἰθιόπων ὄρεα τοῦ θέρεος, καὶ ἀπ' ἐκείνων ἐμπιπλάμενον τὸν Νεῖλον ὑπερβάλλειν ὑπὲρ τὰς ὄχθας ἐς τὴν γῆν τὴν Αἰγυπτίην). [7] Il coule donc trouble lui aussi en cette saison, ce qui ne se produirait pas si son cours était alimenté par la fonte des neiges, ni si son eau était arrêtée par les vents étésiens qui soufflent à cette époque de l'été. Du reste, les montagnes d'Éthiopie ne pourraient pas non plus être couvertes de neige à cause de la chaleur. [8] Qu'elles soient arrosées par les pluies à l'instar de celles de l'Inde n'est pas invraisemblable, puisque, sur d'autres points aussi, le pays des Indiens n'est pas dissemblable de celui des Éthiopiens (ὑεσθαι δὲ κατὰπερ τὰ Ἰνδῶν οὐκ ἔξω ἐστὶ τοῦ εἰκότος, ἐπεὶ καὶ τᾶλλα ἢ Ἰνδῶν γῆ οὐκ ἀπέοικε τῆς Αἰθιοπίας).

La source de ce passage n'est pas autrement précisée. Les deux seuls auteurs expressément cités par Arrien avant sa relation du périple de Néarque (*Ind.* 20–43) sont en l'occurrence Ératosthène et Mégasthène, la mention de celui-ci ouvrant (*Ind.* 6.2) et fermant (*Ind.* 7.1) notre extrait.²⁸ Mais quelle que soit la source directe, l'information pourrait remonter en dernière analyse à Néarque, dont le témoignage sur la mousson indienne était catégorique sur le fait que les pluies diluviennes ne touchent pas seulement les reliefs, mais aussi les plaines (§ 5). Sur ce point précisément, et comme nous l'apprend Strabon (15.1.17–19), la divergence était totale entre Néarque et Aristobule. Celui-ci avait en effet observé que l'armée macédonienne n'avait pas eu à affronter des intempéries notables entre la construction de la flotte, autour de l'équinoxe de 326, et l'arrivée dans le delta de l'Indus, au lever de

28 Megasth. *FGrHist* 715 F 10 et 12 ; sur ces fragments, voir Stoneman (2022) 93–94 et 98–100.

la Canicule, en juin-juillet suivant ;²⁹ de cette expérience, il pensait pouvoir tirer, sur l'extension spatiale du phénomène météorologique, un enseignement général, qui a sans doute été discuté en Inde même parmi les compagnons d'Alexandre et dont Néarque à son tour s'est peut-être fait l'écho dans son propre rapport. Or, Aristobule invoquait également le cas de la mousson nilotique, dont les pluies, à l'entendre, n'auraient pas dépassé, vers le nord, la latitude de Méroé (env. 17°N) et auraient en aval épargné la plaine d'Égypte.³⁰ En l'espèce, la comparaison avec le Nil l'autorisait à généraliser ses conclusions et à admettre par principe que le déluge estival était bien, de part et d'autre, limité aux montagnes.

La mise en miroir de l'Inde et de l'Éthiopie était commune depuis Hérodote et les Perses semblent eux-mêmes l'avoir partagée.³¹ D'un autre côté, l'idée que des précipitations abondantes sévissent en été sur les reliefs éthiopiens était répandue dans les milieux savants à l'époque de l'expédition d'Asie : on la trouve affirmée chez Eudoxe et dans les *Météorologiques* d'Aristote, où elle fournit d'ailleurs, comme on l'a dit, l'explication *théorique* de la crue du Nil, qui n'attendait plus que l'épreuve du terrain.³² Chez Aristobule, il n'y avait donc en soi rien de novateur à comparer entre eux les régimes des deux fleuves ; en revanche, la mention de Méroé et des conditions climatiques qui régneraient l'été en amont de cette ville accuse une rupture nette dans notre documentation. Elle est remarquable d'abord par sa précision, puisque le rideau des pluies s'arrête effectivement à 18°N environ.³³ Elle repose sans conteste sur des observations faites sur place, dont il importerait de connaître les auteurs, aussi bien que l'époque où elles ont été menées. Autant qu'on sache, en effet, les premiers Grecs à avoir atteint le secteur ont été envoyés par Ptolémée Philadelphe (282–246) au début de son règne, une fois soumise la Dodécaschoinos ;³⁴ ainsi Dalion, qui aurait selon Pline (*HN* 6.183) dépassé Méroé et aurait laissé sur le pays un mémoire intitulé *Aithiopika*,³⁵ ou encore Bion de Soles, que Pline (*HN* 6.183) cite également pour des mesures de distance.³⁶ Faudrait-il en conclure qu'Aristobule se référerait à des missions grecques antérieures à celles-là, dont nous ne saurions rien par ailleurs ? On ne peut exclure non plus

29 *FGrHist* 139 F 35 ; sur les questions de calendrier soulevées par ce fragment d'Aristobule, voir Bosworth (1981) 37–38 ; Brunt (1983) 465–466.

30 Selon Strab. 15.1.19.C692–3.

31 Sur la conception spatiale de l'empire perse défini par ses confins, voir Briant (1996) 191–192 ; Schneider (2004) 373–378.

32 Voir *supra* n. 24 et 25.

33 Voir les données réunies par Bonneau (1964) 18.

34 Cfr. Diod. Sic. 1.37.5 ; Burstein (1989) 7–8.

35 *FGrHist* 666 F 1, cité par *Paradox. Vatic.* 2 Giannini ; sur cet auteur et la chronologie des premières expéditions vers la région de Méroé, voir Desanges (1978) 258 et (2008) 143.

36 Cet auteur aurait composé lui aussi des *Aithiopika* (*FGrHist* 668).

qu'il ait dû son information aux négociants actifs sur le Nil, mais il faut peut-être aussi, plus simplement, prendre en compte la date de son rapport, que Lionel Pearson, avec des arguments solides, a rejetée après 285,³⁷ ce qui laisse entrevoir la possibilité qu'il se serait fait l'écho des premières relations lagides sur l'Éthiopie.

Plusieurs historiens modernes n'ont cependant pas écarté une autre hypothèse, celle d'une expédition macédonienne lancée par Alexandre sur le Haut-Nil au cours du printemps 331. Quinte-Curce (4.8.3) signale en effet le désir qu'aurait exprimé le roi, après la fondation d'Alexandrie, de gagner l'Éthiopie depuis Memphis, projet dont l'aurait distrait la nécessité de poursuivre la conquête de l'empire achéménide, mais dont il aurait pu, finalement, confier la direction à un de ses lieutenants.³⁸ À ce sujet, on dispose de trois témoignages d'inégale valeur, qui, à défaut d'être concordants dans le détail, pourraient se rapporter au même projet exploratoire.³⁹ On citera en premier une note de lecture dans la *Bibliothèque* de Photios (249.441b.4–12 Bekker),⁴⁰ extraite d'un recueil anonyme de physique et relative à une commande qu'Aristote, soucieux d'éprouver son explication des crues du Nil, aurait confiée à Alexandre d'aller observer le phénomène sur le terrain :

Et c'est de ces pluies-là [*scil.* des pluies qui s'abattent sur les reliefs éthiopiens] que le Nil tire sa crue l'été, tout en prenant son cours des régions méridionales et sèches. Et de cette question a traité (ἐπραγματεύσατο) Aristote (F 686 Gigon), car lui-même a compris le phénomène dans sa réalité en raisonnant sur sa nature (ἀπὸ τῆς φύσεως ἔργῳ κατενόησεν), déterminé qu'il était à dépêcher Alexandre le Macédonien dans ces régions et d'établir ainsi par observation (ὁψεί) la cause de la crue du Nil. Aussi bien dit-il que ce n'est plus un problème (οὐκέτι πρόβλημά ἐστιν), puisqu'on a vu de façon manifeste (ὥφθη γὰρ φανερώς) que c'est des pluies qu'il tire sa crue.

Il y a aujourd'hui un large consensus pour voir dans l'ouvrage d'Aristote cité ici par Photios le *περὶ τῆς τοῦ Νείλου ἀναβάσεως*, dont on n'a plus que la version latine, peut-être abrégée, dans le *Liber Aristotelis de inundatione Nili*, déjà évo-

37 Pearson (1960) 152.

38 Sur ce passage, voir Atkinson (2009) 365 (ne se prononce pas sur la réalité d'une expédition). Sur le séjour égyptien d'Alexandre et sa chronologie, voir Burstein (1995) 43–52 ('Alexander in Egypt'). Avant le départ pour Siwah, Arrien (*Anab.* 3.2.7) relate l'envoi à Éléphantine d'une escorte destinée à accompagner vers le lieu de leur confinement Apollonidès et ses complices de Chios ; rien ne suggère dans son récit que la mission aurait pu pousser plus loin vers le sud.

39 La tradition représentée par ces textes a été considérée comme apocryphe par Capelle (1914) 348–349 et mise en cause également par Pearson (1960) 30–31. Elle a été en revanche jugée crédible par Lane Fox (1973) 197 et défendue par Burstein (1976) et Prandi (1985) 153–158 ; voir les doutes exprimés par Desanges (1978) 246 ; Bosworth (1993) 419 n. 58.

40 *FGrHist* 646 T 2a.

qué.⁴¹ Dans ce traité, où l'explication par les pluies est retenue comme la seule valable, une proposition sonne en effet, malgré les maladresses de sa formulation, comme un écho assez précis aux termes conservés par le Patriarche : *propter quod iam non problema uidetur esse : in sensum enim uenit, quemadmodum per se uidentes facti a uisis*. Il y est également question de témoins 'oculaires', mais les observations de ces derniers n'y sont pas présentées expressément comme la réponse à une commande.

Autre pièce régulièrement utilisée à l'appui de la même hypothèse, un passage où Lucain (10.272–275) raconte sur le mode allusif une mission confiée par Alexandre à un « corps d'élite » (274 *lectos*), chargé de s'informer sur le Nil « aux confins de la terre éthiopienne » (273–274 *per ultima terrae | Aethiopum*) et qui aurait été arrêté par la « zone rougeoyante au climat torride » (274–275 *rubicunda perusti | zona poli*), où le Nil aurait été vu « bouillonnant » (275 *calentem*).⁴² Dans ces vers, la caractérisation du *climat* tropical se signale avant tout par son caractère conventionnel : elle pourrait viser Syène, à l'entrée de la zone dite « torride », aussi bien que Méroé. Mais s'il est vain de fixer la latitude qu'aurait atteinte ainsi le corps expéditionnaire, au moins peut-on s'interroger sur la qualité des *lecti* qui le formaient. À cet égard, Callisthène est tenu pour un bon candidat. Son nom est en effet mentionné par Jean le Lydien dans sa doxographie sur la crue du Nil,⁴³ où il apparaît avec le qualificatif de 'péripatéticien' comme un défenseur de l'explication par les pluies, qu'il aurait soutenue dans ses *Helléniques* : il l'aurait vérifiée à l'occasion d'une expédition militaire avec Alexandre (συστρατεύσασθαι Ἀλεξάνδρῳ), au cours de laquelle il aurait observé en Éthiopie un fleuve gonflé par les pluies diluviennes (εὐρεῖν τὸν Νεῖλον ἐξ ἀπείρων ὀμβρῶν κατ' ἐκείνην γενομένων καταφερόμενον).

Par-delà l'incohérence qui l'entache (le livre invoqué des *Helléniques* a été publié avant la campagne d'Asie),⁴⁴ la mention de Callisthène pose cependant un problème de chronologie qu'on ne peut éluder dans la discussion. Pour monter l'expédition, il fallait d'abord s'en remettre à Hérodote, qui n'incitait pas à mésestimer la durée du voyage : l'historien évaluait en effet à vingt jours la route de Saïs à Éléphantine

⁴¹ *Supra* n. 15.

⁴² Pour une analyse détaillée de ce passage, voir Romm (1992) 152–156. Appliqué aux effets d'une chaleur intense assimilée à une 'coction' du fleuve, *calere* rend l'idée exprimée par le grec καθεψεσθαι chez Diod. Sic. 1.40.4 à propos des eaux du Nil chauffé par son passage en zone torride.

⁴³ Lydus *Mens.* 4.107 (146–147 Wünsch) = Callisth. *FGrHist* 124 F 12a. Jean aurait repris sa doxographie à Sénèque, dont les *Quaestiones naturales* 4A (*De Nilo*) présentent, dans le passage correspondant, une lacune étendue ; voir la démonstration de Partsch (1909) 582–586, suivi par Burstein (1976) 137–141.

⁴⁴ La composition des *Helléniques* paraît remonter à la période du séjour de Callisthène en Macédoine ; voir Pearson (1960) 29 (avant 334) ; Prandi (1985) 35.

(2.175.2) et, si on le comprend bien, comptait quelque soixante-quatre jours supplémentaires jusqu'à Méroé, « métropole des autres Éthiopiens » (2.29).⁴⁵ Chef de la flotte de Philadelphie, Timosthène de Rhodes lui-même fixera à soixante jours le trajet de Syène à Méroé.⁴⁶ Pour atteindre la région des pluies depuis le delta, il fallait donc au bas mot, selon le calcul des voyageurs anciens, environ quatre-vingts jours, ce qui laisserait supposer un départ en avril pour une arrivée sur site en juillet. Or, les armées d'Alexandre allaient franchir l'Euphrate à Thapsaque au plus tard dans les premiers jours du mois d'août.⁴⁷ On ne sait si Callisthène faisait partie du premier convoi à quitter l'Égypte pour Tyr et la Mésopotamie,⁴⁸ mais à la fin septembre, il était manifestement sur le Tigre, puisqu'il a laissé un récit de la bataille de Gaugamèles,⁴⁹ et il est signalé en octobre à Babylone, où, selon Simplicius (*in Arist. de Caelo*. 2.12), il recevait d'Aristote la charge de collecter des tables astronomiques.⁵⁰

On conviendra qu'un tel calendrier s'accorde mal avec une parenthèse éthiopienne d'au moins cinq mois. Si donc on peut tenir pour vraisemblable qu'une expédition sur le Haut-Nil ait été envisagée par l'état-major d'Alexandre, l'option la plus raisonnable est sans doute d'admettre qu'elle n'aurait pu, en tout état de cause, dépasser Éléphantine, très en deçà de la région des pluies. En conséquence, on s'en tiendra plutôt au jugement que Poséidonios, dans un fragment à contenu météorologique conservé à la fois chez Strabon et dans le *POxy*. 4458, portait sur Callisthène :⁵¹ il le considérait sans ambiguïté comme un théoricien, qu'il rangeait dans la postérité d'Aristote et dans la tradition de ceux qui, depuis les origines, avaient procédé par *στοχασμός*, 'par conjecture'.⁵² Lui-même admettait qu'il avait fallu attendre Philadelphie et ses chasseurs d'éléphants pour que

45 Sur cet itinéraire et l'estimation de sa durée, voir Sourdille (1910) 102–110 (du delta à Éléphantine) et Préaux (1957) 295–298 (d'Éléphantine au pays éthiopien, Méroé correspondant à Napata, en aval de la quatrième cataracte). Sur la validité de l'estimation d'Hérodote, voir Lloyd/Frascchetti (2010) 255 (Méroé serait ici située en aval de la sixième cataracte, et non à Napata).

46 Chez Plin. *HN* 6.183 = *FGrHist* 2051 F 19.

47 Arr. *Anab.* 3.7.1 (au mois d'Hékatombaion).

48 Le départ de Memphis aurait eu lieu, selon Arrien (*Anab.* 3.6.1) ἅμα τῷ ἡρι, indication sans doute fort vague, mais qui exclut au moins les temps qui précèdent le lever du Chien.

49 Plut. *Alex.* 33 (*FGrHist* 124 F 37) ; Prandi (1985) 103–105 et 137–139.

50 Prandi (1985) 17.

51 Poséidonios, F 222 Edelstein-Kidd, chez Strab. 17.1.5.C789–790 (Aristote F 694 Gigon) ; sur le traité de physique d'où le fragment est issu, voir en dernier lieu Marcotte (2022).

52 C'est aussi, du reste, ce qui résulte de la manière qu'a l'*Anonymus Florentinus* (*FGrHist* 647 F 1) de présenter la théorie de Callisthène, qui aurait, d'après le manuscrit Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 56.1, utilisé sa propre *opinion* (τῇ ἑαυτοῦ γνώμῃ χρώμενός) pour décrire (*FGrHist* 124 F 12c) « des pluies survenant au lever de la Canicule et jusqu'à celui de l'Arctouros », à l'époque où soufflent aussi les vents étiens ; voir les remarques de Jacoby (1927) 419–420. La figure de Callisthène, promise à une fortune considérable à date romaine et dans l'Antiquité tar-

les causes de l'inondation du Nil fissent l'objet d'une observation autoptique, depuis la mer Rouge et les hauts plateaux éthiopiens,⁵³ et qu'ainsi la doctrine du traité περὶ τῆς τοῦ Νεῖλου ἀναβάσεως se trouvât confirmée. Sous Ptolémée Évergète (246–222), Ératosthène lui-même semble avoir déjà dressé ce constat.⁵⁴

Pour autant, une partie des sources relatives à l'antique πρόβλημα assignent formellement à Alexandre le mérite d'avoir ouvert la voie. Sans doute Néarque nous fait-il comprendre que la résolution était passée par l'Indus, dont les Macédoniens venaient d'avoir une expérience directe sous temps de mousson, mais dans la science grecque, le Nil jouissait d'un prestige inégalé et occupait depuis longtemps une place que n'avait pas l'Indus ; aussi bien sa plaine a-t-elle pu par transfert se voir attribuer d'avoir été le théâtre d'une vérification inspirée par Aristote. De ce point de vue, les efforts du premier cercle d'Alexandre n'auront pas été vains pour affirmer le rôle du roi, aux côtés de son maître, dans un *continuum* scientifique marqué par les physiciens les plus illustres depuis l'époque de Thalès.

Bibliographie

- Amigues (1989) : Suzanne Amigues (éd.), *Théophraste. Recherches sur les plantes. Livres III et IV*, Paris.
- Amigues (2002) : Suzanne Amigues, *Études de botanique antique*, Paris.
- Amigues (2010) : Suzanne Amigues, *Théophraste, Recherches sur les plantes. À l'origine de la botanique*, Paris.
- Atkinson (2009) : John E. Atkinson (a c. di), *Curzio Rufo. Storie di Alessandro Magno, I, Libri III–V*, Milano [5^a éd.].
- Beullens (2014) : Pieter Beullens, “*Facilius sit Nili caput invenire*: Towards an Attribution and Reconstruction of the Aristotelian Treatise *De inundatione Nili*”, in : Pieter De Leemans (ed.), *Translating at the Court. Bartholomew of Messina and Cultural Life at the Court of Manfred, King of Sicily*, Leuven, 303–329.
- Bianchetti (2008) : Serena Bianchetti, “Il mistero del Nilo e l'idea di Africa nel pensiero geografico antico”, in : José M. Candau Morón, Francisco J. González Ponce y Antonio L. Chávez Reino (ed. por), *Libyae lustrare extrema. Homenaje al Profesor Jehan Desanges*, Sevilla, 195–210.

dive, peut expliquer qu'une partie de la tradition ait surestimé ou magnifié ses exploits d'homme de science ; voir Pearson (1960) 31.

53 Sur les mémoires laissés par les stratèges aux chasses, voir Burstein (1989) 30–31 ; Marcotte (2018) 359–365.

54 Dans une citation de Proclos, *In Ti.* 22e (1.121 Diehl) : « Ératosthène [F III B 52 Berger] affirme qu'il n'y a plus à discuter de la crue du Nil, vu l'évidence du témoignage des quelques-uns qui sont allés jusqu'aux sources du Nil [*scil.* le cours supérieur de ce fleuve] et ont pu voir les pluies qui y surviennent, si bien que l'explication d'Aristote [F 687 Gigon] se trouve consolidée (ὥστε κρατύνεσθαι τὴν Ἀριστοτέλους ἀπόδοσιν) ».

- Bonneau (1964) : Danielle Bonneau, *La crue du Nil, divinité égyptienne à travers mille ans d'histoire (332 av.-641 ap. J.-C.)*, Paris.
- Bosworth (1981) : Albert B. Bosworth, "A Missing Year in the History of Alexander the Great", in : *Journal of Hellenic Studies* 101, 17–39.
- Bosworth (1988) : Albert B. Bosworth, *From Arrian to Alexander. Studies in Historical Interpretation*, Oxford.
- Bosworth (1993) : Albert B. Bosworth, "Aristotle, India and the Alexander Historians", in : *Topoi* 3, 407–424.
- Bosworth (1995) : Albert B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander*, II, Oxford.
- Bosworth (1996) : Albert B. Bosworth, *Alexander and the East. The Tragedy of Triumph*, Oxford.
- Briant (1996) : Pierre Briant, *Histoire de l'empire perse, de Cyrus à Alexandre*, Paris.
- Brunt (1983) : Peter A. Brunt, *Arrian. Anabasis of Alexander. Books V–VII. Indica*, Cambridge (MA)-London.
- Burstein (1976) : Stanley M. Burstein, "Alexander, Callisthenes, and the Sources of the Nile", in : *Greek, Roman and Byzantine Studies* 17, 135–146.
- Burstein (1989) : Stanley M. Burstein, *Agatharchides of Cnidus. On the Erythraean Sea*, London.
- Burstein (1995) : Stanley M. Burstein, *Graeco-Africana. Studies in the History of Greek Relations with Egypt and Nubia*, New Rochelle.
- Capelle (1914) : Wilhelm Capelle, "Die Nilschwelle", in : *Neue Jahrbücher* 33, 317–361.
- Corcella (1984) : Aldo Corcella, *Erodoto e l'analoga*, Palermo.
- Corcella et al. (2007) : Aldo Corcella, Silvio M. Medaglia e Augusto Fraschetti (a c. di), *Erodoto. Le Storie. Libro IV. La Scizia e la Libia*, Milano [4^a ed.].
- Desanges (1978) : Jehan Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, Rome.
- Desanges (2008) : Jehan Desanges (éd.), *Plinie l'Ancien. Histoire naturelle. Livre VI, 4^e partie*, Paris.
- Dihle (1962) : Albrecht Dihle, "Der fruchtbare Osten", in : *Rheinisches Museum* 105, 97–110.
- Grasso (2017) : Francesca Grasso, "Tracce di storia nel Περί τῆς τοῦ Νεῖλου ἀναβάσεως aristotelico", in : Serena Bianchetti, Veronica Bucciattini e Giuseppe Mariotta (a c. di), *Greci e non Greci nell'Oriente ellenistico* (Atti del Convegno Internazionale di Firenze, 10–15 dicembre 2015), in : *Sileno* 43.1–2, 71–81.
- Hammond (1993) : Nicholas G.L. Hammond, *Sources for Alexander the Great*, Cambridge.
- Högemann (1985) : Peter Högemann, *Alexander der Große und Arabien*, München.
- Jacoby (1927) : Felix Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, IIB, *Zeitgeschichte. Kommentar zu Nr. 106–153*, Berlin.
- Karttunen (1997) : Klaus Karttunen, *India and the Hellenistic World*, Helsinki.
- Lane Fox (1973) : Robin Lane Fox, *Alexander the Great*, London.
- Lee (1952) : Henry D.P. Lee, *Aristotle, VII, Meteorologica*, Cambridge (MA)-London.
- Leroy (2013) : Pierre-Olivier Leroy, "Le Néarque de Strabon", in : *Geographia Antiqua* 22, 43–57.
- Leroy (2016) : Pierre-Olivier Leroy (éd.), *Strabon. Géographie. Livre XV. L'Inde, l'Ariane et la Perse*, Paris.
- Lloyd/Fraschetti (2010) : Alan B. Lloyd e Augusto Fraschetti (a c. di), *Erodoto. Le Storie. Libro II. L'Egitto*, Milano [7^a ed.].
- Marcotte (2018) : Didier Marcotte, "Les Lagides en Éthiopie et dans la Corne de l'Afrique. Sur un passage de Géminos", in : *Chronique d'Égypte* 93, 352–375.
- Marcotte (2022) : Didier Marcotte, "La météorologie de Poséidonios et la crue du Nil", in : *Geographia Antiqua* 31, 61–72.

- Mariotta (2014) : Giuseppe Mariotta, “La teoria dell’origine indiana del Nilo. Tra geografia e propaganda”, in : Serena Bianchetti e Veronica Bucciattini (a c. di), *Tracce di presenza greca fra Etiopia e India* (Atti del Convegno Internazionale, Firenze 2012), in : *Sileno* 40.1–2, 153–161.
- Morrison (2007) : Andrew D. Morrison, “Didacticism and Epistolarity in Horace’s *Epistles* 1”, in : Ruth Morello and Andrew D. Morrison (eds.), *Ancient Letters. Classical and Late Antique Epistolography*, Oxford, 107–131.
- Partsch (1909) : Joseph Partsch, “Des Aristoteles Buch über das Steigen des Nil”, in : *Abhandlungen der Philologisch-Historischen Klasse der Königlich-Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften* 27, 553–600.
- Pearson (1954–1955) : Lionel Pearson, “The Diary and the Letters of Alexander the Great” in : *Historia* 3, 429–455.
- Pearson (1960) : Lionel Pearson, *The Lost Histories of Alexander the Great*, New York-London.
- Prandi (1985) : Luisa Prandi, *Uno storico tra Aristotele e i re macedoni*, Milano.
- Préaux (1957) : Claire Préaux, “Les Grecs à la découverte de l’Afrique par l’Égypte”, in : *Chronique d’Égypte* 32, 284–312.
- Romm (1992) : James S. Romm, *The Edges of the Earth in Ancient Thought*, Princeton.
- Romm et al. (2010) : James S. Romm, Robert B. Strassler and Pamela Mensch, *The Landmark Arrian. The Campaigns of Alexander*, New York.
- Schneider (2004) : Pierre Schneider, *L’Éthiopie et l’Inde. Interférences et confusions aux extrémités du monde antique*, Rome.
- Sisti/Zambrini (2004) : Francesco Sisti e Andrea Zambrini (a c. di), *Arriano. Anabasi di Alessandro*, II, *Libri IV–VII*, Milano.
- Sourdille (1910) : Camille Sourdille, *La durée et l’étendue du voyage d’Hérodote en Égypte*, Paris.
- Stadter (1980) : Philip A. Stadter, *Arrian of Nicomedia*, Chapel Hill.
- Steinmetz (1964) : Peter Steinmetz, *Die Physik des Theophrastos von Eresos*, Bad Homburg-Berlin-Zürich.
- Stoneman (2019) : Richard Stoneman, *The Greek Experience of India. From Alexander to the Indo-Greeks*, Princeton.
- Stoneman (2022) : Richard Stoneman, *Megasthenes’ Indica. A New Translation of the Fragments with Commentary*, Abingdon.
- Thomas (2000) : Rosalind Thomas, *Herodotus in Context. Ethnography, Science and the Art of Persuasion*, Cambridge.

